



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Le père Goriot” (1834)

roman de BALZAC

(270 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 3)

l'intérêt littéraire (page 3)

l'intérêt documentaire (page 3)

l'intérêt psychologique (page 4)

l'intérêt philosophique (page 6)

la destinée de l'œuvre (page 6).

Bonne lecture !

Résumé

À Paris, à la fin de l'année 1819, dans une pension bourgeoise, lépreuse et nauséabonde, de la rue Neuve-Sainte-Genève, dans le Quartier latin, vit un groupe de pensionnaires, où, à côté de figures banales et grotesques, s'entrevoient des êtres puissamment originaux, dont la rencontre fait pressentir des drames poignants. Eugène de Rastignac, jeune noble débarqué de son Périgord natal et venu faire son droit et sa fortune à Paris, étudiant pauvre mais ambitieux, y coudoie le père Goriot et Vautrin sur lesquels des scènes étranges lui donnent quelques aperçus singuliers.

L'ancien vermicelier Goriot est arrivé nanti d'une belle rente, Madame Vauquer s'étant d'ailleurs laissée aller à rêver de devenir Madame Goriot pour quitter enfin ce quartier pauvre de Paris, ce qu'elle ne se pardonne pas car, après avoir occupé le plus bel appartement de sa pension, le vieillard de soixante-neuf ans, taciturne et à l'aspect imbécile, vrai souffre-douleur de la pension, habite à présent une méchante petite chambre au troisième étage, et semble avoir dilapidé sa fortune de manière incompréhensible. Rien ne l'enthousiasme plus, si ce n'est la visite, de loin en loin, de deux jeunes femmes richement vêtues et roulant carrosse en qui tous les gens de la pension se refusent de voir ses propres filles. Les suppositions les plus incroyables s'échangent le soir autour de la table où se réunissent les clients de la pension.

Chargé par les pensionnaires de percer le mystère qui entoure le père Goriot, Rastignac, poussé par la curiosité d'abord, par la sympathie ensuite, n'est pas long à découvrir son pauvre secret que sa cousine, Mme de Beauséant, qui peut le faire entrer dans la haute société, lui livre. Le bonhomme a pour filles deux des femmes les plus brillantes de la société parisienne, richement mariées et mêlées à des intrigues de toutes sortes : Anastasie, comtesse de Restaud ; Delphine, baronne de Nucingen. Leur père, veuf de bonne heure, leur a voué un amour exclusif, aveugle, étant animé à leur égard d'une passion paternelle exagérée ; « *martyr de la paternité* », il s'est dépouillé peu à peu de ses biens en leur faveur, s'est ruiné, s'est condamné à une vie misérable pour leur assurer de somptueux mariages, ses gendres le payant de mépris insolent, ses filles d'ingratitude indifférente.

C'est, pour Rastignac, une première expérience de la vie de Paris. Cependant, Vautrin, colosse de quarante ans, plaisantin mais mystérieux et inquiétant, guette le jeune ambitieux, dont il a deviné les rêves, mais qui perçoit confusément que cet homme qui le fascine n'est sans doute pas aussi limpide qu'il veut le laisser croire. Un jour, le prenant à part, disant ne vouloir que son bien, il lui expose brutalement ses théories sociales pour le faire profiter de sa part d'expériences, et le faire accéder au succès. Il sait que le jeune homme veut réussir, mais, comme « *parvenir à une rapide fortune est le problème que se proposent en ce moment de résoudre cinquante mille jeunes gens qui se trouvent dans votre position* », il lui faudrait donc jeter bas tout scrupule, et obtenir la prospérité par un crime. Or, à la pension, vit discrètement une pauvre fille, Victorine Taillefer, abandonnée par son père qui réserve toute son affection à son fils auquel il léguera une fortune énorme. Vautrin assure Rastignac que, par d'obscures complicités, fera disparaître ce fils, obligera le père à reprendre sa fille, et à la rétablir dans ses droits d'héritière. Il suffira que Rastignac conquière l'amour de Victorine, et sa fortune sera faite.

L'étudiant, mordu au cœur par la tentation, se révolte pourtant contre cette offre abominable. Il cherche à poursuivre ses avantages dans le monde, et se fait présenter aux filles du père Goriot. Il échoue auprès de Mme de Restaud, mais se lie intimement avec Mme de Nucingen, étant encouragé par l'aveuglement paternel du vieillard qui, pour se rapprocher de sa fille, protège ses amours avec une inconscience totale.

Le drame se précipite : Vautrin, sûr de faire tomber finalement Rastignac dans son piège, a poursuivi ses intrigues. Mais il ne s'est pas assez méfié de ses voisins de pension. Trahi par une vieille fille, espionne de la police, il est reconnu pour être le forçat évadé « *Trompe-la-Mort* », et est arrêté le jour même où il a fait tuer en duel le fils Taillefer par un spadassin à sa solde.

Rastignac s'abandonne à sa passion pour Delphine. Mais les deux gendres du père Goriot, avertis des intrigues de leurs femmes, les persécutent, et menacent de les réduire à la ruine. Elles viennent implorer le secours de leur père ; elles lui livrent leurs secrets les plus douloureux, et leurs vanités blessées s'affrontent sous ses yeux. Leur atroce querelle porte au vieillard un coup mortel. Frappé d'apoplexie, il agonise sur son grabat infect. Ses filles ne viennent pas l'assister ou viennent trop tard.

Devenu clairvoyant, il maudit les ingrates, les supplie, les rappelle. Il perd la tête ; il meurt enfin, entouré de Rastignac et de Bianchon, étudiant en médecine, qui, seuls, se chargent encore de lui rendre aussi décentement que possible les derniers devoirs. Cet affreux dénouement achève la triste éducation de Rastignac : en bon arriviste qui n'a rien oublié des leçons de Vautrin, après avoir enterré le père Goriot, et avant d'aller dîner chez sa maîtresse, du sommet du cimetière du Père Lachaise, contemplant Paris, mûr désormais pour sa conquête, il s'écrie : « *À nous deux maintenant !* »

Analyse

Intérêt de l'action

“*Le père Goriot*” est à la fois un roman social, un roman psychologique, un roman policier. L'intrigue est complexe : après la longue mise en train (qui occupe le tiers de l'ensemble), la crise est rapide, se déroulant à travers une série de dialogues et de scènes puissantes. Elle suit trois pistes différentes :
- celle de l'éducation de Rastignac qui reçoit trois leçons (celle de Mme de Beauséant, celle de Goriot, celle de Vautrin) ;
- celle du drame du père Goriot qui, comme l'a signalé Stefan Zweig, est fait sur le modèle de celui du roi Lear de Shakespeare ;
- celle du mystère de Vautrin, le forçat évadé qui est opposé à la société (sur le modèle de Vidocq, voleur, escroc, faussaire, qui connut la prison et le bagne, puis entra dans la police régulière).

Deux mouvements s'opposent : tandis que Rastignac connaît une ascension, le père Goriot subit une véritable déchéance.

Dans l'édition originale, le roman ne comportait pas de découpage, le texte se déroulant d'une seule coulée.

La chronologie est linéaire : l'action se déroule en moins de trois mois, mais il y a des retours en arrière, surtout au début.

Le point de vue est objectif, et Balzac se voudrait neutre dans sa narration comme dans ses descriptions ; mais il laisse parler ses sentiments, et intervient dans le récit, en particulier pour nous faire part du dégoût que lui inspire le progrès du pouvoir de l'argent, ou l'état d'esprit que cela engendre : « *Qui décidera de ce qui est le plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides?* ».

La focalisation se fait tantôt sur Rastignac, tantôt sur Goriot, tantôt sur Vautrin.

Intérêt littéraire

Balzac manifesta dans le roman sa puissance verbale, mais sans éviter des lourdeurs (en particulier dans des développements didactiques).

Il fit preuve d'une grande précision descriptive, non sans effets de style, les comparaisons et les métaphores étant nombreuses, parfois singulières.

Les dialogues sont réalistes, car il avait beaucoup de curiosité pour la langue parlée. Ainsi, il restitua l'argot des forçats, rendit des particularités de prononciation (dont celle, pseudo-tudesque, de Nucingen).

Ses effusions de lyrisme sont parfois un peu exagérées et même ridicules à nos yeux.

Intérêt documentaire

Balzac, qui affirma dans la préface : « *Ce drame n'est ni une fiction, ni un roman : all is true.* », entendait donner un tableau réaliste, selon une vision objective, quasi scientifique, de la société française du temps.

Étant convaincu de l'influence du milieu sur les individus, il décrivit avec précision en particulier la pension Vauquer, commençant par nous imprégner de la couleur brune ; puis nous installant dans la

rue, en nous exposant ce que nous verrions ; enfin, nous amenant à l'intérieur pour nous montrer les communications entre les différents locaux de l'étage, dressant une sorte de plan d'architecte, de vue horizontale, ou, plus exactement, de coupe, avant d'inventorier. Surtout, il nous indique que la pension est un véritable microcosme de la société par son étagement de classes sociales et de générations différentes. Il appliqua la loi de la conformité des espèces avec les milieux où elles évoluent ; ce fut ainsi que, au sujet de Mme Vauquer, il nota : «*Toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne.*»

Le roman donne une vision globale de la société parisienne sous la Restauration, où toutes les couches sociales (l'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple) ont été bouleversées dans un passé récent, la Révolution ayant permis justement à Goriot de faire sa fortune, de marier ses filles à des aristocrates qui ont maintenant repris le pouvoir, et le méprisent.

Le désir de réussite dans la jungle mondaine est incarné par un groupe de jeunes «loups» tels Maxime de Trailles, ou par de jeunes provinciaux fermement décidés à se faire une place de choix tels Eugène de Rastignac, dans lequel il s'est quelque peu représenté.

La volonté de réalisme de Balzac lui fit montrer avec précision le coût des choses, surtout dans le cas de l'évolution financière du père Goriot ; ce riche commerçant, la première année où il se trouve à la pension, vit à l'aise avec 1200 francs de pension et 8000 de rente, en étant en bonne santé ; mais, dès la deuxième année, il se voit obligé de prendre une pension à 900 francs, et de réduire son train de vie ; puis, la troisième année, il prend la pension la moins chère (45 francs), ne jouissant plus d'aucun luxe, tandis que sa condition physique s'est sérieusement dégradée ; enfin, la quatrième année, sa dégradation physique s'accroît, tandis que ses filles le rendent fou, et qu'il se ruine tout à fait afin de leur faire plaisir en leur fournissant un maximum d'argent qu'elles jettent par les fenêtres.

Mais la volonté de réalisme de Balzac ne l'empêche pas de se montrer nostalgique de la société qui s'en va avec le progrès du pouvoir de l'argent, et cela se ressent à travers ses descriptions.

Intérêt psychologique

Dans cette étude de caractères encadrée par une étude de mœurs qu'est «*Le père Goriot*», Balzac prétendit s'appuyer sur des théories scientifiques pour construire ses personnages. Rastignac et Vautrin sont l'un et l'autre représentatifs de la manière d'évoluer dans le monde lorsque les astres n'ont pas été favorables dès la naissance.

Vautrin (Jacques Collin de son vrai nom), apparemment un farceur, est, en fait, un forçat évadé, un rebelle cynique qui se place délibérément en marge de la société et de ses lois pour mieux en profiter ; qui ne recule devant aucun acte, pourvu qu'il se justifie vis-à-vis de lui-même et non vis-à-vis de la société. Très habile, il dit avoir l'«*œil américain*», expression qui était devenue courante depuis que, dans «*Le dernier des Mohicans*» (1826), de James Fenimore Cooper, le personnage, tout en ayant l'air de ne regarder que devant lui, ne ratait rien de ce qui se passait sur les côtés, pour repérer les ennemis ou les animaux tapis dans la forêt ; par extension, l'«*œil américain*» était devenu synonyme d'un regard scrutateur, qui ne laisse rien passer, ou qui est capable de détecter le moindre détail. Philosophe à sa façon, il analyse froidement et sans faux-fuyants ce qui fait agir les hommes : la recherche du prestige et, avant lui, de l'or et des femmes. Pour lui, «*le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait.*» Il est le représentant de la volonté de puissance qui animait Balzac lui-même. Ce sinistre individu conseille à l'ambitieux Rastignac les deux seules méthodes pour réussir à l'époque : coucher ou tuer.

Plus secrètement, c'est un homosexuel qui cherche à séduire le beau jeune homme qu'est Rastignac, qui est prêt à se dévouer pour l'être aimé.

En ce qui concerne Rastignac, «*Le père Goriot*» se révèle le type même du roman d'apprentissage. Le jeune homme, issu d'une famille de vraie noblesse tombée dans la quasi-pauvreté, arrive dans la capitale tellement démunie que, malgré le soutien financier de sa mère et de ses sœurs, il est condamné à habiter la pension Vauquer. Si sa garde-robe se résume à un seul habit propre, qui n'est

pas de la dernière mode, et trop habillé pour l'après-midi, sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotent le fils d'une famille aristocratique, où l'éducation première avait été fidèle à des traditions de bon goût. Il a aussi de la culture, parle de poésie avec éloquence, rêve même de devenir écrivain. Élégance, bonnes manières, et fibre littéraire le distinguent donc de son entourage. Tandis qu'il rend sa première visite à Delphine de Nucingen, *«quelques femmes le remarquèrent. Il était si beau, si jeune, et d'une élégance de si bon goût !»* En effet, Balzac lui a donné *«un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus»*, le décrit comme *«doué de cette ténacité méridionale qui enfante des prodiges quand elle va en ligne droite.»* Et, toujours en tant que Méridional, s'il est audacieux, il est aussi prompt au découragement comme aux retours d'optimisme. Mais il est au départ un naïf qui arrive de sa campagne à Paris, qui doit donc apprendre à vivre dans cette société qui propose une morale différente de celle qui lui a été inculquée dans sa famille, qui doit connaître le passage douloureux à l'âge adulte, et prendre ses responsabilités.

Sa formation se fait à travers diverses expériences : une visite à Mme de Restaud l'initie aux secrets d'un adultère ; une conversation entre Mme de Beauséant et Mme de Langeais lui fait découvrir la fausse amitié ; une seconde visite à Mme de Beauséant lui révèle l'orgueil aristocratique ; un passage dans une maison de jeu lui montre la misère élégante. Plein de scrupules, il refuse l'argent de madame de Nucingen. Surtout, il reçoit les deux enseignements parallèles de Mme de Beauséant et de Vautrin dont l'arrestation est, pour lui, une terrible mise en garde contre les dangers de la révolte et de l'abandon à la tentation du plaisir. Si, dans ces expériences, son âme ne s'est pas noircie, du moins a-t-il perdu de sa native pureté. Il se trouve vite à la croisée des chemins entre le vice et la vertu.

L'agonie solitaire du père Goriot lui enlève ses derniers scrupules. À la fin, il suit le convoi funéraire de celui qui lui a donné un premier exemple. Il est naturel qu'il ne se connaisse vraiment qu'une fois Goriot mort et enterré. Il a perdu ses illusions, mais a acquis aussi une volonté d'affirmation de son ambition.

Balzac ne pensait pas donner au personnage une telle importance. Il l'avait fait apparaître de manière fugitive dans la nouvelle *“Le bal de Sceaux”*, publiée en 1829. Après *“Le père Goriot”*, où il est un jeune loup qui, parti de rien ou presque, atteint les sommets de la société en un temps record grâce aux armes de la ruse et de la séduction, il fit de lui une figure centrale de *“La comédie humaine”*, suivant de loin en loin sa brillante carrière d'homme séduisant, svelte, élégant, un peu dandy, éternellement jeune, d'arriviste cynique qui devient baron (dans *“La maison Nucingen”*), un sous-secrétaire d'État, plus ou moins complice d'affaires peu morales, un don juan n'ayant pas oublié le conseil de Vautrin : *«Si l'on veut arriver, il faut se servir des autres et, plus particulièrement, des femmes et de leur mari»*, qui accède enfin à la dignité de pair de France. Balzac n'imaginait certainement pas non plus que le nom Rastignac allait connaître une telle postérité, car il désigne tous les jeunes ambitieux trop pressés d'arriver ; quand ils n'arrivent à rien ou que leur succès se limite au cadre d'une ville de sous-préfecture, on parle de Rastignac de banlieue, de Rastignac au petit pied, de Rastignac du pauvre, tandis que Rastignac tout court est forcément quelqu'un qui a brillamment réussi.

Le personnage de Balzac annonçait cette lignée de jeunes ambitieux issus des classes populaires, qui allaient chercher à assouvir leur ambition par la conquête des femmes, en étant plus au moins sans scrupule : Julien Sorel puis Bel-Ami.

Le père Goriot, quant à lui, le plébéien sans éducation, l'être d'instinct, suit le même parcours que bien des personnages de Balzac qui sont possédés par une passion monomaniaque qui les dévore tout entiers. Dans l'amour incommensurable et irraisonnable qu'il porte à ses filles, amour que ce *«Christ de la paternité»* pousse jusqu'à l'immoralité, il est implacablement conduit vers un sacrifice complet, vers une issue fatale, se détruisant pour deux filles qu'il gâte exagérément et qui n'ont pour lui que mépris. Cependant, son extrême souffrance le rend enfin clairvoyant.

Intérêt philosophique

“Le père Goriot” invite à plusieurs réflexions.

Balzac, insistant sur l’origine, sur le physique, sur le tempérament, montre le déterminisme auquel sont soumis les êtres humains.

Écrivant à la lumière des «*deux flambeaux que sont la Religion et la Monarchie*», il prône une acceptation de la société, même s’il dénonce les mauvaises mœurs, et le rôle de l’argent. En effet, il montre que celui-ci est devenu l’ultime instrument de tous les pouvoirs et de tous les asservissements ; à la vue du salon de Madame de Beauséant, Rastignac est comme foudroyé : «*Le démon du luxe le mordit au cœur, la fièvre du gain le prit, la soif de l’or lui sécha la gorge.*» - «*Il vit le monde comme il est : les lois et la morale impuissantes chez les riches, et vit dans la fortune l’ultima ratio mundi* [le latin confère un caractère ésotérique et inspiré à cette expression]. *Vautrin a raison, la fortune est la vertu !*” se dit-il.» L’argent est même devenu une espèce de divinité moderne omniprésente, apparence moderne de Satan servie par un petit nombre d’initiés. Mais il s’agit de ne pas l’afficher avec une grossière ostentation ou de se laisser dominer par lui.

De la même façon contradictoire, Balzac à la fois enseigne la nécessité de la maîtrise des passions, et fait l’éloge de la volonté de puissance, a le culte de l’énergie.

La scène finale donne l’éclairage juste sur tout le roman, fonctionnant comme une morale implicite qui est l’aboutissement logique de toute la structure romanesque. C’est au moment où un père vient de mourir que naît un fils ; mais la transmission de l’héritage n’est pas assurée selon les canons d’une genèse romantique toute nimbée de sentiments paroxystiques. En effet, le «*À nous deux maintenant*» de Rastignac n’annonce pas un redresseur de torts ému jusqu’à la moelle par l’horrible injustice commise envers le père héroïque, mais est un «*défi qu’il portait à la Société*», Balzac faisant, avec une ironie acide, naître contre toute attente un jeune homme à l’ambition réaliste et cyniquement lucide. À ce moment, Rastignac fait le deuil de ses illusions, se libère de ses principes aristocratiques, est attiré avidement vers ce «*Paris tortueusement couché*», lové le long des méandres de la Seine, mais aussi avili dans son goût effréné du luxe. Voilà que ressurgit en force le message de Vautrin : l’avenir appartient aux forts sans scrupule et sans illusion.

Destinée de l’œuvre

En décembre 1834 et janvier 1835, “Le père Goriot”, imprimé pour la première fois, parut dans “La revue de Paris”.

Aussitôt, il parut aussi en librairie.

Il connut plusieurs autres éditions avant de faire partie, en 1843, des “*Scènes de la vie parisienne*” de “*La comédie humaine*”, vaste édifice dont il établit les bases car ce fut à partir de ce roman que Balzac adopta le principe du retour des personnages.

D’autre part, “Le père Goriot”, “*Illusions perdues*” et “*Splendeurs et misères des courtisanes*” constituent ce qu’on peut appeler «le cycle de Vautrin», qui serait la colonne vertébrale de “*La comédie humaine*”.

Le roman a été plusieurs fois adapté au cinéma :

- en 1921, dans un film de Jacques de Baroncelli ;
- en 1944, dans un film intitulé “*Vautrin*”, de Pierre Billon, avec Michel Simon et Georges Marchal ;
- en 1945, dans un film de Robert Vernay ;
- en 1968, dans un film de Paddy Russell ;
- en 2001, dans “*Rastignac ou Les ambitieux*”, film d’Alain Tasma.

Il fut aussi adapté à la télévision :

-en 1972, dans un téléfilm de Guy Jorré ;

-en 2004, dans un téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe, sur un scénario de Jean-Claude Carrière, avec Charles Aznavour dans le rôle-titre.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com